

The Beatles – *Revolver*

EMI (1966)

Si *Sgt. Pepper's* a l'impact d'une révélation – celle de l'existence d'une secte, le psychédélisme, révélée au grand jour –, *Revolver* est une sorte de traité hermétique au noir et blanc trompeur, dont l'étrangeté échappe aux esprits trop cartésiens. Les Beatles y parlent à mots couverts de leur dealer (« Dr Robert »), eux les apprentis sorciers à qui l'on s'empresse de donner du LSD, discrètement versé dans des tasses de thé. C'est l'époque où, fin des tournées oblige, le studio devient leur deuxième maison. Ils découvrent alors que le son d'une guitare électrique passée à l'envers produit un effet mental analogue au vibrato intense d'un sitar. Le procédé est utilisé tout au long du disque, comme sur « I'm Only Sleeping », écrit à la manière de Ray Davies des Kinks, où il matérialise les pensées confuses d'un Lennon en phase de réveil... ou de somnolence cannabique. Sur *Rubber Soul*, très inspiré par le premier Byrds sur le plan des guitares, certains solos aux sonorités acides comme ceux de « Nowhere Man » esquissent ce que sera la guitare psychédélique. La tendance est amplifiée sur *Revolver*, qui de l'aveu du groupe constitue une sorte de *Rubber Soul volume 2*. Un pas de géant sépare pourtant les deux disques, comme il sera de coutume avec chaque nouvelle sortie des Beatles jusqu'en 1968. Symptôme d'un Londres en plein boom artistique, McCartney s'intéresse de près à Luciano Berio et à Amm, groupe d'improvisation radical découvert en première partie de Pink Floyd. Un penchant pour l'expérimental qui s'entend sur tout l'album, bien au-delà de ses aspects psyché – la métrique sur « Here, There And Everywhere », par exemple. McCartney, toujours lui, le seul Beatle ayant jusqu'alors refusé d'essayer le LSD, prend un solo flamboyant sur « Taxman », manifestement inspiré du jeu de McGuinn sur « Eight Miles High ». Un solo similaire est passé à l'envers sur « Tomorrow Never Knows », titre qui convoque bourdon indien joué par Harrison sur un tampura, boucles réalisées par chacun des Fab Four, voix filtrée à travers une cabine



Leslie, samples et ornements de guitare passés à l'envers. Autant de techniques proches de la musique concrète, qui passent ici *de facto* dans le langage psyché. Quarante ans après, les Chemical Brothers en dupliqueront la recette sur « Let Forever Be ». Autre innovation qui fera école, l'*automatic double tracking*, technique d'enregistrement développée par l'ingénieur du son Geoff Emerick et le producteur George Martin, à la demande d'un Lennon perpétuellement désireux de changer, camoufler ou subvertir le son de sa voix. Et « les choses seraient ce qu'elles ne sont pas » comme dirait l'Alice aux Pays des Merveilles de Walt Disney, résolue, elle aussi, à prendre ses fantaisies pour des réalités.

Autres albums essentiels :

Sgt. Pepper's Lonely Hearts Club Band (1967), *Magical Mystery Tour* (1967), *White Album* (1968), *Yellow Submarine* (1969)

Dans le même esprit :

The Byrds, *Younger Than Yesterday* (1967), Os Mutantes, *A Divina Comédia* (1970)